

EXTRAIT DE L'ALMANACH 2003

ENTRE LE MYTHE DE L'ÂGE D'OR ET DE CELUI DE L'APPRENTI SORCIER

Alain Trousson

Edité par la Mission Agrobiosciences, avec le soutien du Sicoval, communauté d'agglomération du sud-est toulousain. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Entre le mythe de l'âge d'or et de celui de l'apprenti sorcier

Faut-il imposer des limites à la science ? Sur quoi se fonder pour les imposer ? Sur quelles instances ? À quelle procédure recourir ?... Nous sommes parfois démunis pour répondre. Ce dénuement tient-il à l'explosion fantastique des connaissances et des avancées ? Selon Alain Trousson, qui intervenait en août 2000 dans le cadre de l'Université d'été de Marciac, la raison de fond tient plutôt à la nature même des sociétés modernes.

Alain Trousson, professeur de philosophie, membre du Conseil national des programmes au Ministère de la Jeunesse, l'Éducation nationale et de la Recherche.

DÉPUIS 25 ans environ, tout a changé : les biologistes ont compris que la génétique est la racine de tout être vivant. Les connaissances ont explosé, il ne se passe pas une semaine sans que l'on soit informé des dernières découvertes dans le domaine génétique et, fait nouveau, les délais entre les découvertes théoriques et la possibilité d'applications techniques, entre savoir et pouvoir, se sont fortement raccourcis. Ce qui génère une sorte d'inflation de l'offre. Au fond, les pouvoirs de l'homme sur la nature, sur les organismes vivants et par conséquent sur lui-même, ont considérablement augmenté. Aujourd'hui, on ne peut peut-être pas tout faire, mais du moins faire beaucoup de choses qui nous auraient paru irréalisables il y a seulement trente ou quarante ans. Ces progrès des sciences de la vie connaissent principalement deux champs d'applications. La médecine et l'agriculture.

En médecine, beaucoup de controverses sont en cours à propos des techniques de " Procréation médicalement assistée " (Pma). Doit-on permettre aux femmes ménopausées de recourir à ces techniques afin de parvenir à être enceinte à 60 ans et plus ? Même chose pour ce qui concerne le Diagnostic pré-implantatoire (Dpi) ainsi que pour le développement des thérapies géniques qui laisse espérer, semble-t-il pour le XXI^e siècle, une médecine plus régénératrice que réparatrice. Dans le domaine agricole, avec l'arrivée des plantes transgéniques qui permettent d'éviter le recours aux herbicides ou de prémunir certaines cultures contre leurs prédateurs, on envisage une aug-

mentation de la production agricole et pourquoi pas, à terme, une autre forme d'agriculture plus adaptée aux besoins de l'humanité et capable d'éradiquer la famine de la planète.

Toutes choses enthousiasmantes, fascinantes, merveilleuses... mais qui, dans le même temps font terriblement peur, parce qu'elles ressuscitent de vieux mythes qui alimentent nos fantasmes. Et s'il y a des points communs entre ces deux champs d'application, il existe également une grande différence entre les peurs que l'on peut éprouver à l'égard des technologies appliquées au médical et celles qui concernent l'agriculture. Si tout le monde n'est pas obligé de recourir aux thérapies géniques, en revanche tout le monde est obligé de manger... On ne sait plus très bien de quoi est faite notre assiette ni d'où ça vient, alors même qu'on est obligé de se nourrir.

Et puis, il y a une deuxième peur. Avec les Ogm, on a le sentiment que la nature est transgressée par des modifications qui sont presque de l'ordre de la métamorphose. Alors manger des choses métamorphosées!...

Toutes les questions qu'on peut se poser à propos des retombées technologiques des sciences de la vie — Doit-on autoriser les recherches sur les embryons humains ? Doit-on autoriser la mise en culture des Ogm ? — tournent autour de la question des limites. Faut-il imposer des limites à l'activité scientifique et à la recherche technologique ? Et, si limites il y a, sur quels critères va-t-on se fonder pour les imposer ? Quelles instances, quelles personnes vont prendre les décisions ? A quelle procédure va-t-on recourir ? Technocratie ? Législation ? Expertise ?...

Il faut bien l'avouer, nous sommes aujourd'hui des plus démunis pour répondre à ces questions. J'en veux pour preuve nos désaccords, y compris entre personnes de sensibilités et d'idées très proches. On pourrait penser que notre dénuement face à cette situation tient à l'explosion fantastique des connaissances et des avancées. Cela me paraît être une raison superficielle. La raison de fond, en revanche, tient à la nature des sociétés modernes auxquelles nous appartenons et qui se caractérisent par trois traits.

Ce sont des sociétés laïques. Je ne vise pas, là, spécialement la laïcité à la française. Depuis le XVII^e siècle, les sociétés européennes, puis américaines, sont engagées dans un processus d'émancipation à l'égard de la religion. Les croyances religieuses ne structurent plus nos vies, même si nous avons la foi. Cela tend aujourd'hui à devenir une affaire privée. La religion ne fonctionne plus comme ciment et comme élément de structuration sociale. Nos sociétés sont également engagées dans un processus d'émancipation à l'égard de la nature. Et là bien sûr, les sciences et les techniques en constituent la composante majeure... mais la philosophie aussi (au XVIII^e siècle, on ne séparait pas tellement la philosophie et les sciences, voyez Descartes). La nature n'est plus aujourd'hui considérée comme un grand Etre, dotée d'une âme dont nous pourrions tirer des normes, des règles de vie.

Deuxième caractéristique de ces sociétés modernes : elles ont promu et ne cessent de promouvoir la liberté individuelle et l'égalité entre les individus. Ce sont des sociétés démocratiques qui ne cessent d'être travaillées de l'intérieur par cette double revendication, comme si celle-ci constituait le combustible qui alimente le moteur de nos sociétés.

Troisième caractéristique : ces sociétés sont dans une temporalité essentiellement tournée vers l'avenir. Cela ne veut pas dire que nous ne tenons plus compte du passé, mais que le passé n'est plus du tout un réservoir normatif dans lequel on pourrait puiser des règles de vie. Il ne constitue plus qu'un objet de commémoration — et Dieu sait que nous aimons beaucoup commémorer...

Ces trois caractéristiques ont un certain nombre de conséquences. La première, c'est qu'au sein de ces sociétés modernes, il n'y a plus de normes communes extérieures et supérieures aux hommes, c'est-à-dire s'imposant à tous de façon évidente et contraignante. L'exemple de notre rapport à la Loi montre assez ce que cela signifie (1). Dans les sociétés traditionnelles, la loi, ce qui règle l'existence, émane d'une instance extérieure et supérieure aux hommes, que ce soit la Nature, le Cosmos ou Dieu, peu importe. De toute façon, la loi n'est pas faite par les

hommes, elle provient d'une puissance extérieure à leur volonté et supérieure à leur conscience.

A l'inverse, pour nous, modernes, la loi résulte et ne saurait résulter d'autre chose que de la volonté des hommes. Autrement dit, comme disait Castoriadis (2) : « les sociétés modernes sont des sociétés auto-instituées ».

Deuxième conséquence : ce sont des sociétés dans lesquelles nous avons tendance — en cours — à refuser ce que j'appellerais les « arguments d'autorité ». L'argument d'autorité, ce n'est pas un argument, c'est clair. C'est ce qui s'impose avec force et évidence aux hommes, du type : « C'est comme ça, car ça a toujours été comme cela ! ». C'est l'autorité de l'éternel hier. La tradition. Nous sommes donc dans le refus des arguments d'autorité, dans la liquidation des traditions. Et ce processus n'est pas terminé. Je pense, par exemple, à des choses relativement récentes : deux de nos institutions fondamentales, que sont la famille et l'école, ont fait l'objet depuis une trentaine d'années et ne cessent de faire l'objet, encore aujourd'hui, d'une remise en cause démocratique, au nom du refus des arguments d'autorité.

Troisième et dernière conséquence : les sociétés laïques sont obsédées par l'innovation et par le culte du nouveau. Et ce, pas seulement dans les domaines scientifique et technologique, mais sur tous les plans. Il n'y a qu'à penser à ce qui s'est passé dans le domaine esthétique : ce véritable culte de la rupture que véhiculent les avant-garde esthétiques. Pas question de répéter ce qui a déjà été



peint, écrit, ou mis en musique... A tel point qu'on peut aller jusqu'à exercer une sorte de terrorisme intellectuel-esthétique en soupçonnant de répétition les chers confrères artistes. Il faut surtout « produire du neuf ».

En conséquence, au fur et à mesure que s'approfondissent ces caractéristiques des sociétés modernes, une foule de secteurs de la vie humaine sont mis en cause. Qui pourrait répondre de façon univoque aux questions : « Comment doit-on vivre l'amour ? Faut-il se marier ou non ? Faut-il être fidèle ? Comment doit-on éduquer nos enfants ? Faut-il leur laisser plus ou moins de liberté ? » Des questions qui, au regard de ce que je viens de dire, n'existaient pas pour la génération de nos parents. Il n'y avait alors que des réponses. Ce n'est donc pas si vieux, nous n'avons pas fini de sortir des traditions. Il y a davantage de questions qui apparaissent et de moins en moins d'éléments de réponse qui nous permettraient de nous accorder tout en s'imposant à nous.

Or c'est dans ce contexte, dont il est évidemment partie prenante, que le développement des sciences et des techniques a contribué au progressif « désenchantement du monde », expression célèbre de Max Weber.

« La science ne peut pas répondre à cela. Car la science ne s'occupant que de ce qui est, n'a rien à dire sur ce qui doit être. »

Certes, ce serait un moindre mal si la science, comme certains lui en adressent la demande, pouvait nous fournir des normes. " A vous, messieurs et mesdames les scientifiques, de nous dire ce que l'on doit faire à partir des connaissances que vous avez acquises!". Mais la science ne peut pas répondre à cela. Non seulement elle ne le peut pas, mais elle ne le doit pas. Car la science ne s'occupant que de ce qui est, n'a rien à dire sur ce qui doit être.

C'est dans ce contexte également que, depuis le XVII^e siècle, s'est élaboré ce qu'il est convenu d'appeler « l'humanisme moderne », dont le développement des sciences et des techniques constitue une des composantes majeures. Cet humanisme prend ses lettres de noblesse chez Descartes, une référence incontournable.

Dans le Discours de la méthode, Descartes dit clairement qu'en se fondant sur les sciences et les techniques, on peut former le projet de « rendre l'homme comme maître et possesseur de la nature ».

Deuxième référence de l'humanisme, Rousseau. On a trop souvent l'habitude de faire de Rousseau le simple précurseur des Romantiques. Ce n'est que partiellement vrai. Car Rousseau est également une des composantes

majeures de l'humanisme moderne qui est encore le nôtre aujourd'hui. Dans ce texte magnifique qu'est le « Discours sur l'origine de l'inégalité », que dit Rousseau ? Que ce qui fait la différence entre l'homme et l'animal, et entre l'homme et la nature, bien sûr, c'est la liberté. Et c'est précisément parce que l'homme est libre, qu'il est la seule créature capable de s'arracher à tous les codes, qu'ils soient naturels ou historiques, de faire son histoire.

C'est ce que comprendront bien, d'ailleurs, les révolutionnaires de 1789. Il suffit de rappeler à ce propos la célèbre formule de Rabaut-Saint-Étienne, député à l'Assemblée Constituante : « L'Histoire n'est pas notre code ! ».

Cela veut dire que nous ne sommes pas prisonniers de cette histoire monarchique, féodale, absolutiste. Nous pouvons construire quelque chose de nouveau. Et sur le plan de la nature, c'est la même chose. Bien sûr que nous avons un corps. Bien sûr que nous avons un code génétique, mais tout cela n'est qu'une situation de départ. Ce n'est en aucun cas pour nous une détermination absolue, et nous avons la capacité de nous arracher à cela, d'élaborer un autre monde, celui de la culture et de l'éthique. C'est ce qui rend l'homme, ajoute Rousseau, infiniment supérieur à

l'animal, mais aussi, il est vrai, infiniment fragile et infiniment dangereux pour la nature, les animaux et pour lui-même.

Or c'est cet humanisme là qui est aujourd'hui en question à travers la

mise en cause de la recherche scientifique, du statut de la science, des applications techniques... C'est l'humanisme qui est au banc des accusés. C'est lui qui est rendu responsable de toutes nos peurs, de tous nos malheurs présents et surtout à venir. Les procureurs dressent l'acte d'accusation et les prophètes professionnels, faute de pouvoir nous promettre des lendemains qui chantent, nous prédisent de solides catastrophes si nous persistons dans cette voie.

Deux arguments majeurs sont mobilisés dans cette remise en cause. Premier argument : l'idée de nature telle qu'elle est effectivement esquissée chez Rousseau, mais surtout telle qu'elle est développée par les romantiques allemands, anglais et dans une moindre mesure les Français. Celle-ci s'oppose totalement à la nature telle que la conçoivent les cartésiens et, sur le plan esthétique, les classiques français. Pour Descartes, la vraie nature, c'est la nature mathématisée, saisie par la géométrie. Sur le plan esthétique, c'est la même chose. Voyez les jardins à la française qu'aiment les classiques, et leur dédain pour les paysages de montagne. Chez les romantiques, au

contraire, ces paysages de montagne deviendront le symbole de la vraie nature, c'est-à-dire de la nature originelle et sauvage, ni cultivée, ni maîtrisée. En ce sens, selon les romantiques, la civilisation ne peut qu'abîmer la nature. Elle la transgresse et la viole, principalement par le développement des sciences et des techniques.

D'où leur amour pour les « sauvages » et pour les Caraïbes, par exemple, qui présentent les signes de l'innocence et de la pureté. Evidemment, ce qui est convoqué là, c'est le mythe de l'âge d'or. Pour reprendre le titre du premier discours de Rousseau, la culture des

sciences et des arts n'a cessé de nous éloigner de cet âge d'or. Reste ce problème : en France, on lit surtout Rousseau à travers Voltaire. Alors, évidemment, on n'entend pas forcément ce qu'il veut dire. Car il n'est pas question pour Rousseau de retourner en arrière. Il sait très bien que c'est impossible. Que c'est une perte irrémédiable. D'où son pessimisme.

Le deuxième argument mobilisé contre l'humanisme repose sur la critique heideggerienne du « monde de la technique » (3). Résumons-la : depuis Descartes, l'Europe occidentale est engagée dans un projet de domination de la nature s'appuyant sur la science et la technique. Elle ne considère plus la nature que comme une matière à manipuler, à instrumentaliser et à dominer. Ce projet, qui est à l'origine de notre croyance moderne aux vertus du progrès, a abouti, selon Heidegger, à une situation perverse : le projet de maîtriser la nature est devenu un projet de maîtrise pour la maîtrise ! Jusqu'au XIX^e siècle, ce projet devait servir à deux fins essentielles : l'émancipation et le bonheur des hommes. Sauf que les choses s'accéléraient, le progrès devenant de plus en plus gigantesque et multiforme, la machine s'est emballée, la technique nous échappe. C'est ici le mythe de l'apprenti-sorcier qui est convoqué : la créature échappe à son créateur et risque de l'asservir. Ces deux arguments sont très puissants, car nous les portons tous un peu en nous : nous aimons tous les paysages de montagne. Nous préférons tous nous retrouver sur une plage déserte — à condition toutefois d'y aller en Jet, c'est là où on n'est pas très clairs.

Et en ce qui concerne le deuxième argument, nous sommes tous sensibles aux méfaits de la technique, surtout quand cela prend la forme d'une marée noire qui pétrifie cette même plage et les Goélands qui vont avec. Qui peut être insensible à ces arguments ?

Toutefois, ces arguments peuvent être utilisés de deux façons. Une façon « radicale », dans laquelle on procède à la critique externe de la réalité actuelle. Autrement dit : l'ici

et le maintenant modernes et démocratiques sont dénoncés au nom d'un ailleurs et d'un passé ou d'un avenir radieux. C'est surtout la démocratie qui, pour certains, est à dénoncer. Que disent-ils ? Que cette situation s'est développée au sein des démocraties. Comment alors faire confiance aux

« Plus que d'avis, les citoyens ont besoin qu'à propos de chaque problème, on mette en lumière les modèles d'argumentation des différentes positions en cause ainsi que les dilemmes. »

procédés démocratiques pour améliorer les choses ? D'ailleurs, s'agit-il d'améliorer les choses ? Non, il s'agit de tout changer, radicalement ! Il s'agit d'inverser le rapport établi par l'humanisme entre l'homme et la nature, de refuser sans reste toute la modernité, pour se mettre à l'école de la nature qui « fait les choses beaucoup mieux que nous ». Cette position n'est pas majoritaire en France.

Deuxième position : la position modérée, réformiste, selon laquelle il s'agit de procéder à une critique interne, et non plus externe. Elle consiste à critiquer la modernité démocratique au nom de ses propres idéaux et des promesses qu'elle ne tient pas toujours. Dans ce cas, cela signifie que c'est au sein de la modernité et au sein des ressources de la science et de ses applications possibles, à condition toutefois qu'elles puissent faire l'objet d'un contrôle démocratique, que doivent être cherchées les solutions. Et ce, à travers des instances qui préparent et organisent des débats ou par des "comité des sages", du type comités d'éthique, à condition d'en revoir la composition et les orientations. Plus que d'avis, les citoyens ont besoin qu'à propos de chaque problème, on mette en lumière les modèles d'argumentation des différentes positions qui sont en cause ainsi que les dilemmes.

Car il ne s'agit pas le plus souvent de choisir entre une « bonne » et une « mauvaise » solution, mais entre deux voies présentant l'une et l'autre certains inconvénients qu'il faut savoir peser. Car on ne peut pas gagner sur tous les tableaux... ■



(1) On peut lire à ce sujet. Louis Dumont : « Essais sur l'individualisme ». Seuil, 1991. Luc Ferry : « Le nouvel ordre écologique ». Editions LGF, 1994. « La sagesse des Modernes », un débat entre Luc Ferry et André Comte-Sponville. Laffont, 1998. Marcel Gauchet : « le désenchantement du monde ». Gallimard, 1985.

(2) Cornélius Castoriadis : « L'institution imaginaire de la société ». Seuil.

(3) Heidegger : « La question de la technique », in « Essais et conférences ». Gallimard.